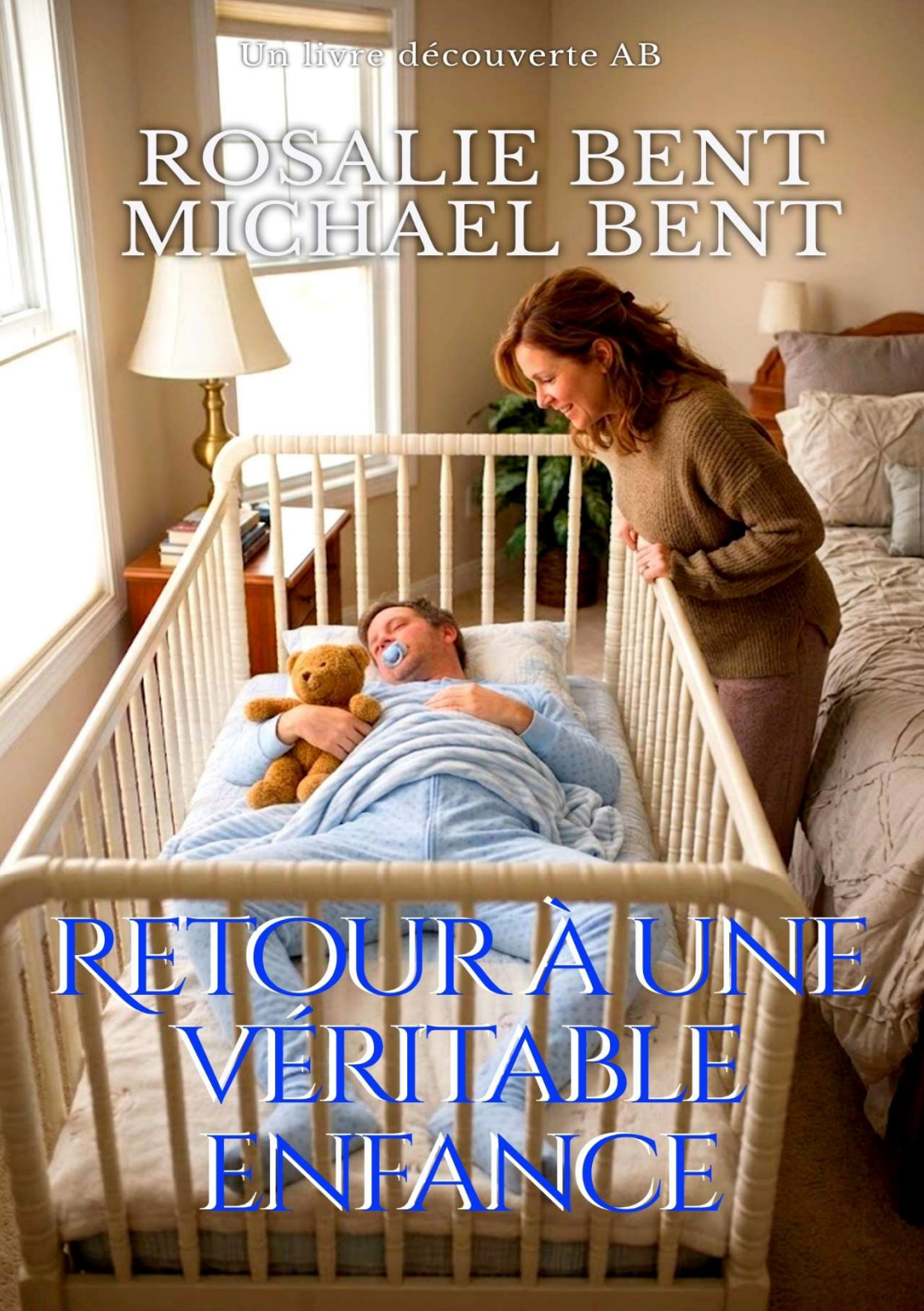


Un livre découverte AB

ROSALIE BENT
MICHAEL BENT

A photograph of a man lying in a white wooden crib, wearing blue pajamas and holding a teddy bear. A woman in a brown sweater leans over the crib, looking down at him. The scene is set in a bedroom with a window, a lamp, and a bed in the background.

RETOUR À UNE
VÉRITABLE
ENFANCE

Retour à une véritable enfance

par

Rosalie Bent

Michael Bent

Première publication : 2026

Copyright © AB Discovery

Tous droits réservés.

Aucune partie de cette publication ne peut être reproduite, stockée dans un système de recherche documentaire, transmise sous quelque forme que ce soit, par quelque moyen que ce soit, électronique, mécanique, photocopie, enregistrement ou autre, sans l'autorisation écrite préalable de l'éditeur et de l'auteur.

Toute ressemblance avec une personne, vivante ou décédée, ou avec des événements réels est une coïncidence.

Titre : Retour à une véritable enfance

Auteure : Rosalie Bent

Rédacteur en chef : Michael Bent

Éditeur : AB Discovery

© 2026

www.abdiscovery.com.au

CONTENU

Melinda et Ben: mère et bébé.....	9
Chapitre 1	10
Chapitre 2	15
Chapitre 3	19
Chapitre 4	26
Chapitre 5	28
Chapitre 6	31
Chapitre 7	36
Céline et Carl : mère et bébé	44
I. L'ORGANISATION	45
II. ORIGINES.....	48
III. LA DISCUSSION.....	50
IV. LES PREMIERS MOIS.....	54
V. TEMPS PLEIN.....	58
VI. LA DIAPOSITIVE	62
VII. ÉVALUATION.....	66
VIII. LE BREBE	71
IX. DANIEL	75
X. TELLEMENT CARL	77
XI. LA SŒUR.....	80
XII. SAMALA.....	83
XIII. UNE NOUVELLE FAMILLE.....	87

Lucy et Samuel : mère et bébé.....	94
I.....	95
II.....	100
III.....	103
IV.....	110
V.....	114
VI.....	118
VI I.....	121
VIII.....	129
IX.....	132
X.....	135
La régression éternelle de Tania	142
Chapitre un : Le tribunal et la foule.....	143
Chapitre deux : Commotion cérébrale.....	147
Chapitre trois : Le retour à la maison	151
Chapitre quatre : Trois nuits d'affilée	155
Chapitre cinq : Rendez-vous de jeu.....	158
Chapitre six : Le diagnostic	162
Chapitre sept : La première crise de colère.....	166
Chapitre huit : Une nouvelle routine	169
Chapitre neuf : L'acceptation.....	173
Chapitre dix : Jeux de régression	176
Chapitre onze : Adieu, mon amour	179
Chapitre douze : Une chambre renaît	182
Chapitre treize : Sortie en famille.....	185
Chapitre quatorze : Étapes clés	189

Chapitre quinze : Journée de congé de maman.....	192
Chapitre seize : Bébé pour toujours	195
Chapitre dix-sept : La communauté.....	198
Chapitre dix-huit : Une nouvelle vie	201
Bébé de l'Outback	205
Chapitre 1 : Le trajet.....	206
Chapitre deux : La promenade	212
Chapitre trois : La lumière au loin.....	216
Chapitre quatre : La chambre d'enfant.....	221
Chapitre cinq : Le tiroir	225
Chapitre six : Ce que signifiaient les culottes.....	228
Chapitre sept : Le dîner et le fils mort	231
Chapitre huit : La question.....	235
Chapitre neuf : La première nuit.....	239
Chapitre dix : Le matin.....	244
Chapitre onze : S'installer.....	249
Chapitre douze : La table de change.....	253
Chapitre treize : Le berceau.....	257
Chapitre quatorze : Marie.....	261
Chapitre quinze : Cinq ans plus tard	265
Changements	269
Crise d'épilepsie	270
bébé.....	274
Changements.....	277
En famille d'accueil	282
La crèche.....	284

Melinda et Ben : mère et bébé

Nursery	288
Dormir	297
Grand-mère	303
E-mail	312

UN LIVRE DÉCOUVERTE AB

Melinda et Ben:

mère et bébé

ROSALIE BENT

Melinda et Ben: mère et bébé

par
Rosalie Bent

Chapitre 1

Au début, il n'avait fallu que trois mois pour que Ben redeviennne le bébé qu'il était, et trois mois pour que Melinda cesse d'être surprise par la façon dont il y parvenait. Ce qui avait commencé comme une expérience, une longue pause bien méritée loin du travail, une décision de laisser plus loin que jamais le jeu de rôle qu'ils pratiquaient tous deux depuis des années, juste pour voir ce que ça donnerait, n'avait tout simplement jamais repris son cours. Elle pourrait encore, si elle essayait, se souvenir de la semaine précise où le jeu avait basculé dans la réalité. La semaine où sa vessie l'avait complètement lâché. La semaine où les petits pots avaient cessé d'être une plaisanterie entre eux pour devenir la seule chose qu'il parvenait à garder. La semaine où il avait rampé dans le couloir au lieu de le parcourir à pied, et où aucun d'eux n'avait pensé à en parler, car en parler aurait signifié reconnaître ce qui se passait réellement, et aucun d'eux n'était encore prêt à cela.

Au bout de trois mois, il n'y avait plus rien à ajouter à ce qui s'était déjà imposé de lui-même. Ben, trente et un ans, actuaire depuis neuf ans dans une firme réputée, était redevenu, à tous égards, un nourrisson de douze mois. Et l'étrange vérité, indéniable malgré tout, était qu'ils en avaient tous deux été plus heureux que durant des années de leur vie adulte. Ben démissionna dans le mois. Il n'y avait pas vraiment eu de décision à prendre. Finalement, il n'y eut qu'une lettre de démission que Melinda avait tapée pour lui, car ses mains ne pouvaient plus utiliser un clavier, et un responsable au téléphone qui, par gentillesse, supposa qu'il s'agissait d'une sorte de dépression nerveuse et lui souhaita bon courage. Pas une dépression nerveuse au sens habituel du terme, mais Ben était redevenu un bébé à tous égards, sauf en termes de taille.

Le berceau pour adulte a trouvé sa place dans la chambre principale le même mois. Melinda s'était alors dit, en disposant ses peluches le long de la tête de lit, que c'était le meuble le plus étrange

Melinda et Ben : mère et bébé

qu'elle ait jamais monté, et pourtant, d'une certaine manière, celui qui lui avait donné le plus l'impression d'être chez elle. C'était parfaitement logique et, étrangement, cela semblait tout à fait approprié pour une femme avec un nourrisson.

Le réveil sonna à six heures et Melinda resta immobile un instant avant de l'éteindre. À côté du lit, dans le berceau qui avait remplacé le fauteuil, la lampe de lecture et dix-huit ans de logique d'aménagement, Ben était déjà réveillé. Elle entendait le bruissement caractéristique de ses mouvements dans sa couche, le grincement des barreaux du berceau lorsqu'il se redressa et la regarda par-dessus.

« Maman », dit-il. Sa voix était douce et rauque, plus soufflée que consonantique.

« Bonjour, mon chéri. » Elle se redressa, repoussa ses cheveux en arrière et alla vers lui avant toute autre chose. Avant le café, avant son téléphone, avant d'être celle qui, dans trois heures, serait assise dans un bureau vitré à analyser des prévisions trimestrielles. Pour l'instant, il n'y avait que ça : les bras de Ben qui se levaient vers elle, son poids lorsqu'elle le soulevait sur sa hanche comme elle l'avait appris, les genoux fléchis, le dos droit, car il n'était pas un petit enfant et ne le serait jamais, du moins pas pour ce qui était important pour le porter. C'était un adulte plutôt petit, mais un grand bébé.

Il enfouit son visage dans son cou. Sa couche était lourde, trempée toute la nuit comme toujours maintenant, et elle pouvait la sentir, cette légère odeur d'ammoniaque qui ne la dérangeait plus.

« On va te changer et te donner à manger, et ensuite maman doit aller quelque part un petit moment. » Elle le dit d'une voix douce, comme on le fait pour un bébé, quelque chose qu'il ne peut pas vraiment comprendre, car à tous les égards importants, il ne le pouvait pas. Mais quelque chose de plus ancien en lui, un vestige,

sembla saisir le sens de la phrase, et son visage se plissa, les larmes aux yeux, avant même qu'elle ait fini.

« Non. Maman ne veut pas. »

« Je dois le faire, mon chéri. Juste pour aujourd'hui. » Elle le porta jusqu'à la table à langer près de la fenêtre. Elle était en chêne massif, fabriquée par un artisan spécialisé dans le mobilier de chambre d'enfant pour adultes, qui ne posait aucune question : matelas rembourré, rebords surélevés, et un mobile d'étoiles en feutrine douce qui tournait au-dessus de sa tête, car il aimait le regarder pendant qu'elle s'occupait des bébés. Elle le coucha. Il obéit comme toujours, ses jambes se levant automatiquement dès que sa main effleurait l'arrière de ses genoux, un réflexe parfaitement rodé par trois ans de jeux de rôle. Mais cette fois, c'était réel, et sa couche était souillée, car il était devenu un vrai bébé.

Elle retira les bandes adhésives. La couche était lourde d'eau et, ce matin, d'une selle. Elle le changea sans un mot, lingette après lingette, poudre, puis remonta la couche propre entre ses jambes et la fixa avec des bandes adhésives aux hanches. Il la regarda fixement, comme toujours, son pouce se dirigeant instinctivement vers sa bouche jusqu'à ce qu'elle le lui retire doucement pour lui donner sa tétine. Car ses dents étaient celles d'un adulte et la succion du pouce lui avait creusé des sillons dans les gencives, ce qui fit froncer les lèvres à l'assistante du dentiste, l'une des deux seules personnes, hors de la maison, à connaître la vérité.

« Voilà », dit-elle. « Tout est propre. »

Il gazouillait autour de la tétine, satisfait, et leva la main pour lui caresser la joue, un geste qui, trois ans auparavant, avait été une plaisanterie entre eux, une habitude qu'ils avaient prise au lit le dimanche matin pendant une heure avant de se lever et de reprendre leur vie de Ben et Melinda, les dîners entre collègues, un crédit immobilier, une vie. Ce n'était plus qu'un mardi.

Elle le nourrissait dans sa chaise haute, dans la cuisine : un petit pot de purée de légumes, puis un biberon de lait en poudre. Ces

Melinda et Ben : mère et bébé

derniers temps, les aliments solides lui causaient des troubles digestifs, son corps ayant, comme celui d'un enfant, fini par ressembler à celui d'un enfant en tout point. Il mangeait avec appétit, ouvrant la bouche pour la cuillère dès qu'elle approchait, émettant les petits sons de satisfaction qu'il faisait pour les aliments qu'il aimait, et s'agitant, tournant la tête, lorsqu'elle lui proposait la carotte au lieu de la patate douce.

« Je sais, dit-elle. Je sais, la carotte n'est pas ton aliment préféré. Encore deux bouchées. »

À sept heures et quart, il fut nourri, changé une nouvelle fois car les légumes l'avaient digéré plus vite que prévu, habillé d'un doux pyjama bleu à boutons-pression à l'entrejambe, et installé sur le tapis d'éveil du salon avec les jouets qui, au fil du temps, étaient devenus les siens. Des cubes souples, un anneau à empiler, un lapin en peluche usé à une oreille par trois ans de dents et de petites mains, la plupart du temps pour jouer à faire semblant, mais maintenant, faisant partie intégrante de la vie d'un vrai bébé. Il tiendrait le coup pendant une heure, se dit-elle. Il avait toujours tenu le coup pendant une heure, autrefois, quand c'était encore une activité qu'ils pratiquaient le week-end pour s'amuser, avant que les week-ends ne deviennent des semaines, puis... cela.

Elle s'habillait pour le travail dans la salle de bain, porte fermée, car une blessure en elle avait encore besoin de cette séparation, de ce rituel d'enfiler chemisier et blazer sans public, sans que Ben ne la voie se transformer en une étrangère en tenue de travail. Elle se regarda un instant dans le miroir. Trente-huit ans. Analyste senior, quatorze ans d'ancienneté dans l'entreprise, une promotion en cours d'évaluation. Une mère, à tous les égards sauf le lien biologique, pour un homme adulte qui ne pouvait plus se nourrir, se laver ni s'habiller seul.

Il y a trois mois, elle ne s'attendait pas à être l'une ou l'autre de ces femmes à la fois. Elle s'attendait, tout au plus, à un adulte-enfant qui portait des couches le week-end et l'appelait « Maman » au

lit, souvent en prélude à des rapports sexuels passionnés. Elle ne s'attendait pas à ce que toute sa structure s'effondre ainsi, étage par étage, jusqu'à ce qu'il ne reste plus que le bébé, entier et irréversible.

Elle sortit de la salle de bain, et Ben, depuis son tapis d'éveil, laissa échapper un cri de détresse en la voyant en tenue de travail. Un réflexe en lui reconnaissait encore son costume de départ et il se mit à pleurer à chaudes larmes, oubliant son lapin en peluche, les bras tendus vers elle.

« Oh, mon bébé. Oh, mon chéri, non. » Elle s'accroupit près de lui, prenant soin de sa jupe, et le serra contre sa poitrine. Il pleura contre sa clavicule, les pleurs incontrôlés d'un nourrisson qui ne connaît pas d'autre mot pour dire « *ne pars pas* ». Elle le serra contre elle jusqu'à ce que ses pleurs se transforment en hoquets, puis elle regarda sa montre et ressentit la froideur du temps qui passe, sachant qu'elle allait déjà être en retard.

« Je dois y aller », dit-elle, et elle s'aperçut que sa voix était faible. « Tu vas être sage pendant quelques heures. Je serai de retour avant que tu ne t'en rendes compte. »

Elle le laissa sur le tapis d'éveil avec le lapin, l'anneau à empiler et la télévision en sourdine, branchée sur la chaîne des marionnettes, puis elle sortit et ne se permit de pleurer dans la voiture qu'à deux rues de là.

Chapitre 2 .

Le premier jour de son retour au travail après trois mois de vacances, elle a appelé pendant sa pause déjeuner. Elle a attendu onze fois avant d'abandonner.

Elle se répétait que ça ne voulait rien dire. Qu'il faisait la sieste, que le lutteur était trop loin du tapis d'éveil, qu'il existait une centaine d'explications banales pour un téléphone sans réponse dans une maison avec un bébé. Mais sur le chemin du retour, elle se surprit à appuyer plus fort sur l'accélérateur que la vitesse autorisée, et lorsqu'elle arriva dans l'allée, ses mains tremblaient sur le volant.

La maison était silencieuse d'une manière particulière qui l'effrayait. Ce n'était pas le silence du sommeil, mais le silence plat et épuisé d'un pleurs qui avait duré si longtemps qu'il avait fini par l'épuiser. Elle le trouva sur le sol du salon, non pas sur le tapis d'éveil, mais à trente centimètres de celui-ci, comme s'il avait tenté de ramper vers la porte et avait renoncé. Son visage était rouge et strié de larmes séchées. Sa couche, lorsqu'elle s'agenouilla et la toucha, était froide et incroyablement lourde, des heures après qu'il ait fallu la changer, et l'odeur qui s'en dégageait lui disait tout sur le temps qu'il avait passé assis dans sa souillure, sans que personne ne vienne à son secours.

« Oh, Ben. Oh, mon pauvre bébé. » Elle le prit dans ses bras malgré son état, malgré le fait que cela impliquerait aussi de changer de chemisier, et il s'effondra contre elle avec un son qui n'était plus tout à fait un pleurs, au-delà des pleurs, dans une sorte de frémissement de soulagement.

Son biberon, le seul qu'elle lui avait laissé, six onces de lait en poudre au réfrigérateur, qu'il suffisait de réchauffer – une tâche qu'elle lui avait montrée cent fois ne *pas* accomplir seul, car ses mains, malgré toute sa bonne volonté, n'avaient plus la dextérité nécessaire pour manipuler le bouton du micro-ondes ou ouvrir le couvercle de sécurité de la boîte de lait –, était posé vide sur la table

Melinda et Ben : mère et bébé

de chevet. Vide et sec, léché jusqu'à la dernière goutte, constata-t-elle en regardant de plus près, la tétine mordillée avec l'obstination d'un bébé à qui l'on refuse une deuxième portion. Il l'avait vidé des heures auparavant et n'avait plus rien avalé depuis.

Elle le porta jusqu'à la table à langer, lui retira sa couche souillée et le lava avec une tendresse teintée de fureur, non pas pour lui, mais pour elle-même, pour le plan qui lui avait paru si raisonnable à onze heures la veille.

Il n'y aura pas de problème. De toute façon, il fait la sieste presque toute la journée. Je ne serai absent que huit heures .

Il s'était avéré, selon l'arithmétique impitoyable des besoins d'un nourrisson, qu'il ne s'agissait pas du tout d'un plan.

« Je suis vraiment désolée », lui dit-elle en tapotant la couche propre sur sa hanche. « Je suis vraiment désolée, mon bébé, maman n'a pas réfléchi. »

Il la regarda avec les yeux gonflés et incompréhensifs d'un enfant qui vient à peine de cesser de pleurer, et ne dit rien, car il n'avait plus de mots pour exprimer l'horreur de ce qui lui était arrivé ce jour-là, seulement la réalité brute : la faim, l'humidité et l'abandon, pendant huit heures.

Ce soir-là, elle prépara trois autres bouteilles qu'elle laissa au réfrigérateur avec des étiquettes soignées, et programma une alarme sur son téléphone pour lui rappeler d'appeler à dix heures, à midi, à deux heures, et se dit que demain serait différent.

Ce n'était pas différent. C'était même pire, car le deuxième jour, il avait retenu la leçon du premier, une sorte de logique infantile qui lui disait *que s'il faisait assez de bruit, quelqu'un viendrait*. Et quand elle est rentrée, il avait pleuré à chaudes larmes, sa voix réduite à un rauque ténu qui l'effrayait plus encore que la couche souillée. Cette fois, il avait réussi à se traîner jusqu'au biberon dans la porte du réfrigérateur . Elle a trouvé le réfrigérateur ouvert, l'air froid s'engouffrant inutilement dans la cuisine, le deuxième biberon renversé par terre et non ouvert, car le bouchon avait eu raison de

lui. Il avait tout simplement abandonné, comme le font les enfants beaucoup plus jeunes, se recroquevillant sur le carrelage de la cuisine plutôt que sur le sol du salon, comme si la proximité de la nourriture qu'il ne pouvait atteindre lui procurait un certain réconfort.

Elle s'assit sur le sol de la cuisine avec lui sur ses genoux et le berçait, son grand corps blotti contre le sien, les genoux repliés, son pouce s'agitant inutilement sur l'extérieur de sa tétine car, dans sa détresse, il l'avait lâchée et elle avait roulé quelque part sous le placard, et elle pensa, avec une clarté qui ressemblait presque à un soulagement après deux jours de déni.

Il ne peut pas rester seul. Pas pendant une heure. Plus jamais.

« Tu as besoin de quelqu'un à tes côtés », murmura-t-elle dans ses cheveux, plus pour elle-même que pour lui. « De quelqu'un de vrai. Pas juste des bouteilles dans un frigo. »

Il émit un petit son d'acquiescement, ou peut-être seulement de réconfort à la vibration de sa voix contre son crâne, et elle le maintint là sur les carreaux froids jusqu'à ce que ses jambes s'engourdissent, réfléchissant, dans sa tête, au genre de femme qu'elle devrait trouver.

Le lendemain matin, au travail, elle assista à une réunion budgétaire, son téléphone posé face cachée sur la table, l'attention ailleurs, hochant la tête de temps à autre pour entendre ce qu'elle n'entendait pas. Son responsable l'interpella ensuite dans le couloir. « Tout va bien ? Tu sembles distraite cette semaine. »

« Une affaire de famille », dit Melinda, ce qui était vrai à tous les égards et ne révélait absolument rien. « On s'occupe de la garde. Ça devrait être réglé bientôt. »

« Prenez tout le temps qu'il vous faut », dit-il, sincèrement. Elle le remercia, retourna à son bureau et passa l'heure suivante, entre deux feuilles de calcul, à parcourir les sites web d'agences de soins avec cette angoisse particulière et intense qu'elle ressentait lorsqu'on rédigeait une offre d'emploi qu'elle ne savait pas formuler

honnêtement. Chaque phrase qu'elle essayait sonnait soit froide, soit absurde.

Recherche personne soignante pour adultes atteints d'un trouble régressif du développement. Recherche nounou, bébé de 34 ans.

Elle a supprimé trois brouillons avant de trouver une formulation acceptable, et même celle-ci, elle l'a relue plus d'une douzaine de fois avant de se permettre de la publier, comme si les mots eux-mêmes pouvaient révéler l'identité de Ben à quelqu'un qui n'avait pas encore mérité de le connaître.

Elle quitta le travail plus tôt cet après-midi-là, incapable de rester assise une heure de plus sans aller le voir. Heureusement, cette fois, elle le trouva seulement grognon, pas désespéré. Son deuxième biberon à moitié bu gisait sur le tapis d'éveil, où il avait perdu tout intérêt ou la force de continuer à téter. Elle termina de le nourrir elle-même, assise par terre, le serrant contre elle comme elle l'avait fait des centaines de fois auparavant, et se promit que, quelle que soit l'infirmière qu'elle engagerait, quel qu'en soit le prix, ces deux semaines de garde en solitaire étaient terminées.

Chapitre 3

Elle a soigneusement rédigé l'annonce, la formulant comme elle l'avait fait autrefois pour une lettre de démission, pesant chaque phrase pour ce qu'elle révélait et ce qu'elle dissimulait.

Nous recherchons une personne à temps plein pour s'occuper d'un adulte à charge ayant des besoins spécifiques. Expérience en puériculture indispensable. Excellente rémunération. Discretion assurée.

Elle n'en dit pas plus, car davantage n'aurait pas pu résister à une lecture à froid par un étranger, avant même que celui-ci n'ait rencontré Ben et compris, lors de cette rencontre, le sens réel de ces mots.

La première femme à répondre s'appelait Dianne, une cinquantaine d'années, dynamique, avec vingt ans d'expérience dans les soins aux personnes âgées et un dossier de références si épais qu'on aurait pu s'asseoir dessus. Melinda l'apprécia au téléphone, apprécia le professionnalisme de sa voix, son calme, et l'invita à venir un jeudi après-midi pendant la sieste de Ben dans son berceau, pensant qu'il valait mieux expliquer d'abord et montrer ensuite.

Elle n'y est pas parvenue. Dianne est arrivée tôt, Ben était réveillé, et Melinda, décontenancée, l'a emmenée directement au salon où Ben était assis sur le tapis d'éveil, en couche et en body, absorbé par l'empilement de ses anneaux, sa tétine ballottant doucement dans sa bouche.

Dianne s'arrêta sur le seuil. Son visage trahit une expression complexe. Une succession rapide d'émotions : confusion, réajustement, puis, indéniablement, dégoût, qui s'estompa aussitôt, mais pas assez vite.

« Voici Ben », dit Melinda d'un ton trop enjoué. « Il... il vit comme un bébé. À plein temps. Il a besoin des mêmes soins qu'un

enfant de douze mois. Les biberons, les changes, les siestes, ce genre de choses... »

« C'est un adulte », a dit Dianne. Cela ne faisait aucun doute.

"Oui."

« Et il... choisit cela. »

« Ce n'est plus vraiment un choix. C'est simplement ce qu'il est devenu. »

Dianne fixa Ben un long moment, et Ben, sentant son regard scrutateur, la regarda en retour avec le regard ouvert et spontané d'un bébé évaluant un étranger, puis reporta son attention sur sa collection de jouets, indifférent, comme un vrai nourrisson le serait face à un adulte qui ne lui promettait ni nourriture ni jeu dans l'immédiat.

« Je suis désolée », dit Dianne, « je ne pense pas que ce soit quelque chose que je puisse faire. Je travaille dans le secteur des soins. C'est... » Elle s'interrompit, mais le mot qu'elle n'avait pas prononcé planait déjà dans la pièce. *Ridicule*. « Ce n'est pas que le salaire soit mauvais », ajouta-t-elle avec une douceur qui paraissait pire que la franchise, « c'est juste que je ne peux pas prendre ce travail au sérieux. »

Elle est partie cinq minutes après son arrivée, et Melinda est restée dans le couloir, une main plaquée contre le mur, cachant son visage à Ben jusqu'à ce qu'elle retrouve son calme. Elle était à la fois en colère et déçue. Elle était aussi bouleversée par une idée qu'elle n'avait pas envisagée : que quelqu'un puisse trouver Ben « ridicule ». Sur le moment, elle ne s'est pas sentie offensée, mais des heures plus tard, la fureur et l'indignation ont grandi en elle. Ben, qu'est-ce qui t'arrive ? Son bébé, littéralement, et elle voulait quelqu'un qui le comprenne.

Le deuxième entretien, trois jours plus tard, s'est déroulé plus sereinement avant de mal tourner. La femme, Pat, plus jeune, la quarantaine, forte d'une véritable expérience en soins infirmiers pédiatriques, a écouté les explications sans porter de jugement, et a